

TECHNIKI FREINETA:



tout
est parti
d'un sana
polonais

Un reportage de Roger UEBERSCHLAG

A quarante kilomètres de Varsovie, des chalets bruns et rouges dans une forêt de pins. Cela pourrait être un village de vacances. C'est, depuis vingt-cinq ans, un sana de fortune érigé pour durer dix ans. Mais il est si bien entretenu et les enfants y sont si heureux qu'on a repoussé à 1976 la construction du complexe moderne destiné à le remplacer. Nous avons fait ainsi une visite presque ultime au berceau du mouvement Freinet polonais, sous la conduite d'une femme obstinée, Halina Semenowicz, à laquelle on doit maintenant l'existence de 67 groupes de travail, 474 éducateurs et 261 journaux scolaires.

Cette floraison de journaux scolaires ne doit rien à une large dotation en moyens techniques, coutumière dans les pays socialistes. Les écoles de ville possèdent des duplicateurs à alcool mais les écoles rurales réalisent des journaux scolaires avec les moyens les plus primitifs : là on profite d'une machine à écrire antique, ailleurs on a recours à du papier carbone pour multiplier à la main un texte d'enfant et dans certains cas, chaque exemplaire est unique. Aucun obstacle n'existe ainsi pour ceux qui sont persuadés que le journal scolaire est capital pour la communauté enfantine, pour la motivation du travail.

Deux pauvres diables

ROGER. — *Tu as dirigé cette école plus de vingt ans et maintenant c'est ton adjointe, Alina, que tu as formée aux techniques Freinet qui t'y a succédé. Pourquoi les idées de Freinet ont-elles pris racine ici et non dans quelque école d'application de la capitale ?*

HALINA. — L'école existe depuis la création du sanatorium, c'est-à-dire depuis 1949. Au début c'était un préventorium construit par les Suédois pour les enfants polonais tuberculeux, victimes de la famine et des atrocités de la guerre...

Quand je suis arrivée, j'étais préparée pour le travail avec des enfants malades. J'étais à la recherche d'une méthode thérapeutique et aidant en même temps les enfants, à tous les niveaux, qui ont des difficultés, à cause de leur maladie, de leur faiblesse. Cette méthode, je la voulais pour encourager les enfants. A ce moment où j'essayais d'adapter la méthode scout — j'étais «*éclairceuse*» depuis toujours — c'est-à-dire l'enseignement par les jeux, le travail d'équipe — je connaissais un peu Makarenko — j'essayais tout, tout le temps je cherchais. Et, j'ai encouragé mon équipe à chercher avec moi.

ROGER. — *Comment as-tu fait la connaissance de Freinet ?*

HALINA. — En 1955, il y a eu un grand congrès, des syndicats des enseignants du monde entier, à Varsovie. Je fus engagée

par les syndicats comme interprète d'honneur pour les français. Dans ce groupe, d'environ soixante personnes, se trouvait deux instituteurs qui différaient de tous les autres. Ils étaient seuls à avoir apporté une exposition. Sans cesse ils me demandaient : «*Nous avons une exposition avec nous ; où pourrait-on l'installer ?*» Je m'occupais de tout, c'est mon caractère, je n'étais pas seulement traductrice, j'organisais tout ce qu'on me demandait. Pour ces deux pauvres diables, après leur deuxième ou troisième demande, je me suis intéressée à leur exposition. Ils m'ont indiqué qu'elle se trouvait dans le hall. Je m'y rendis, et en voyant toutes ces choses par terre, je retins mon souffle : il s'agissait de ce que je cherchais. Je prends un journal scolaire, des dessins d'enfant et je commence, par terre, à lire une B.E.M. ou un article de *L'Éducateur*. Non seulement comme traducteur mais déjà très intéressée. Je leur trouvai un studio. Nous avons fait des affiches. Quand tous les autres allaient s'amuser, lors des moments libres, eux passaient dans ce studio, ils attendaient que quelqu'un arrive, avec un enthousiasme ! C'était Paulette Quarante et F. Deléam, il y a quinze ans de cela déjà ! Je me suis liée d'amitié avec eux. Ils m'ont laissé un peu de matériel, je suis revenue à l'école au mois d'août. En septembre, j'écrivais une lettre à Freinet en lui demandant quelques conseils, et s'il acceptait d'entrer en relation avec moi. Il m'a répondu immédiatement, comme je m'y attendais. Ainsi, s'est établie une correspondance, pendant deux ou trois mois, je racontais et traduisais tout à mes camarades. Nous avons décidé d'essayer dans deux classes. Nous avons commencé par le texte libre et la peinture. Nous n'étions jamais très sûres de

nous. Nous avons commencé à correspondre avec Paulette. Chaque fois que j'écrivais à Paulette et à Deléam, j'ajoutais des dessins et nous faisons des échanges. C'était très difficile, car j'étais la seule à connaître la langue française. Mais on y est arrivé. Peu à peu, on progressait. Paulette m'écrivait :

— Tu pourrais maintenant lier tous ces textes et faire un journal comme nous.

— Oui, mais je n'ai pas de duplicateur.

— Fais un limographe.

— Comment faut-il le faire ?

On m'a envoyé la méthode. J'ai envoyé le texte à Freinet. Il m'encourageait : j'ai eu beaucoup de lettres. J'ai très vite compris l'esprit de l'I.C.E.M. car je l'avais déjà.

Un inspecteur estomaqué

Je me rappelle, à la fin de la première année, nous travaillions un peu dans quatre classes. L'inspecteur est arrivé et a entendu que nous faisons quelque chose de nouveau. Il a fait le tour de toute l'école. Il a commencé par les grandes classes. Il n'y avait pas encore la huitième. Dans chaque classe, pour voir si les enfants pensaient logiquement — c'était son dada — il posait la même anecdote : « Dans la classe, il y a 12 filles et 14 garçons, quel âge a l'instituteur ? » Dans les grandes classes, les enfants se mettaient immédiatement au travail. Ils faisaient des opérations, des équations, ils partageaient, divisaient, multipliaient. Après quinze minutes de travail, ils se rendaient compte que quelque chose manquait. Puis l'inspecteur alla dans la classe d'Aline, dans celle d'Elle... et dans chacune de ces classes, la réaction était immédiate. Les enfants riaient ou l'un d'eux se levait et disait : « Pardon, Monsieur, peut-être avez-vous oublié quelque chose ? », ou encore : « c'est un problème qu'on ne peut pas résoudre » ou bien « mais des devinettes, comme ça, notre maîtresse nous en a déjà posées, vous ne pouvez pas nous prendre ! » Ensuite, les enfants nous ont demandé : « Qu'est-ce que ce monsieur est venu faire chez nous ? Il ne s'est pas présenté ! » L'inspecteur s'est excusé. Dans les grandes classes les enfants s'intéressaient peu aux visiteurs. Dans les nôtres ils étaient habitués à ce qu'on leur explique le pourquoi de la venue de quelqu'un. L'inspecteur était tellement en admiration devant le résultat, qu'il m'a ordonné d'introduire les méthodes Freinet dans toutes les classes. J'ai expliqué que cela n'était pas possible, qu'il fallait que je prépare les gens qui voulaient bien le faire. Je n'avais pas le temps de faire des stages, alors nous travaillions de la façon suivante : toutes les semaines, nous nous réunissions, nous cherchions ensemble. Je n'avais pas non plus, à ce moment-là, une véritable classe Freinet. L'année suivante, après le congrès Freinet, j'ai demandé à rester pour voir des classes. Je suis allée chez Deléam, dans les Ardennes, à Paris chez Raymond Fonville, chez Oury. Car pendant longtemps ils furent en très bonne entente avec moi, et je regrette beaucoup qu'ils soient partis.

J'ai rencontré Freinet à tous les congrès, Lyon, Saint-Etienne... J'y ai amené Marilka Marakowa qui était mon adjointe. Je veillais sur mes deux adjointes : je les voyais toujours dans l'avenir. Je les préparais. Je voulais laisser après mon départ une équipe solide. Je les formais non seulement par intérêt pratique, mais aussi pour que les inspecteurs d'Académie les respectent quand je les proposerais pour assurer ma succession.

Maintenant, de cette équipe, deux sont directeurs d'école, Marilka est vice-directrice de l'Institut, un est directeur de collège au sanatorium, car, par cet esprit Freinet, ils sont devenus créateurs : ça compte !

Un auditoire intrigué

J'aurais voulu faire cela plus tôt, plus à fond. Nous avons essayé d'aller dans des écoles pour faire des démonstrations avec d'autres enfants, car on ne pouvait pas venir chez nous. A Schwider, lors d'une grande réunion des institutrices, organisée par l'Académie, nous avons fait une belle exposition parlée, c'est-à-dire que chacune de nous faisait un commentaire, on se relayait. Jamais il n'y avait eu une telle exposition ici. Puis on a fait 4 leçons :

- un texte libre,
- imprimerie,
- une lettre,
- peinture libre.

Ceci avec des enfants qui n'étaient pas les nôtres : il fallait du courage pour le faire ! Je me rappelle que l'institutrice des gosses auxquels j'ai fait la leçon — car je participais totalement pour les encourager — (Elle a pris la quatrième car elle en connaissait bien le programme, moi j'ai pris celle que tout le monde refusait, la troisième). Naturellement sont arrivés chez moi tous les inspecteurs, pour voir « ce que cette Semenowicz allait montrer ». Donc, l'institutrice de cette classe était assise derrière moi : il y avait 44 gosses. C'était une classe de biologie. Il y avait au mur des entrailles, des petites fenêtres et au moins 80 personnes adultes, entassées, pas de table, seulement de gros bancs campagnards. J'ai dit aux enfants de monter sur les bancs et de regarder par la fenêtre ce qui se passait dehors. C'était une très belle matinée d'hiver, avec de la neige. J'ai commencé à parler avec eux :

— Combien y a-t-il de Marie parmi vous ? Ah !! trois, quatre ! etc... Nous allons nous amuser d'une façon formidable. Comme je ne vous connais pas, ne vous fâchez pas si je me trompe de prénom en m'adressant à l'un de vous.

De cette façon, je suis entrée en contact, ça les amusait beaucoup. Les enfants sont devenus très gais. A un moment donné, je surpris l'institutrice les menaçant, car elle était honteuse face aux inspecteurs que sa classe, soit si vivante, qu'elle parle avec moi. Or c'était ça que je voulais : les délivrer tout de suite, physiquement même. Je me suis approchée et lui ai dit :

— Si vous ne pouvez pas, nerveusement, supporter ce que je fais, sortez, car vous me gênez dans mon travail qui n'est pas facile, ici.

A haute voix, j'ai demandé :

— Que les personnes assises derrière moi, aillent devant, car ils est désagréable de tourner le dos à quelqu'un !

De cette façon, elle ne pouvait plus rien faire. Mais j'avais un autre problème. Je n'avais jamais fait de texte libre avec 44 gosses. Là, j'eus une trouvaille : la lecture en équipe. J'ai expliqué aux enfants qu'ils allaient écrire ce qu'ils voulaient, ce qu'ils pensaient, ce qu'ils sentaient, ce qu'ils aimeraient dire aux enfants de Ottwock : « Je leur donnerai ce que vous écrirez. Ces enfants ne peuvent pas sortir, ils ne voient pas toutes ces belles choses que vous voyez en allant à l'école, ils ne savent



pas comment vous êtes à la maison. Vous pouvez écrire absolument tout ce que vous voulez. Vous n'aurez pas de note pour cela, vous pourrez me demander l'orthographe des mots dont vous doutez, car j'aimerais que vos textes soient bien écrits. Vous pouvez écrire avec le crayon. J'avais une poche pleine de crayons, au cas où quelqu'un en manquerait, des petites cartes... *Sommes-nous prêts ? Alors, au travail.* Et j'en vois un, qui ne savait pas du tout quoi écrire. Je me faufilais jusqu'à lui et lui parlais doucement : «*Que voudrais-tu écrire ?*» Ceci pour montrer ce que l'institutrice doit faire. Ainsi pour quelques-uns je répétais la même opération. Quinze minutes après, je m'inquiétais : je n'ai que deux fois quarante-cinq minutes : comment vais-je faire ? on ne me permettra jamais de travailler plus longtemps, ou bien on me critiquera. Il faut que je trouve une solution, vite. Je leur proposai :

— *J'aimerai bien entendre tous vos textes, mais je n'en ai pas le moyen cette fois-ci. Vous allez vous retourner par quatre et constituer ainsi des petites équipes. Chacun lira son texte, vous choisirez celui qui vous plaira le plus, et l'auteur du texte choisi nous le lira.*

Pendant que les enfants travaillaient, je me suis approchée des institutrices et je leur ai dit :

— *Vous avez vu deux moments méthodiques : le travail de rédaction, absolument libre, avec la correction immédiate de ma part. Si je connaissais bien les enfants, je saurais qui aider le plus et donc qui m'approcher d'abord. Car à ce moment-là on n'a pas besoin d'aider toute la classe. La lecture à voix basse, avec compréhension : il faut comprendre pour pouvoir choisir. Il ne suffit pas de déchiffrer, il faut réfléchir. C'est un très bon moment méthodique. Ensuite vous entendrez la lecture à haute voix, ensuite le choix du texte. Les critères du choix ne sortiront peut-être pas pour la première fois, ils diront peut-être : parce que j'aime bien Zocha, ou, ça me plaît tout simplement. Petit à petit nous écrirons le texte au tableau...*

Ainsi, on a gagné trois sympathisants. Je ne voulais pas davantage de succès. Je craignais qu'un inspecteur emballé dise : tout le monde est obligé à partir de demain de travailler avec les textes libres. Petit à petit, on gagnait. Par exemple dans les nouveaux programmes, on a, sans dire le nom «**Freinet**», mis le texte libre, l'expression libre orale et la correspondance interscolaire, pour les petites classes.

Un rebouteux inquiétant

Entre temps, je commençais à écrire mon livre, et je suis allée à Vence. J'ai demandé à Freinet de me permettre de venir aux journées de Vence pour travailler dans les archives. J'y pouvais travailler deux à trois heures par jour. Freinet me conduisait à Cannes tous les matins, l'après-midi nous revenions ensemble. Il conduisait d'une façon sportive ! Il me disait :

— *Tu as peur Halina ?*

— *Mais non, avec toi, tu penses !*

Mais j'avais peur. Je me suis foulée le pied et il y avait là-bas, un guérisseur. Freinet me dit :

— *Cet après-midi, le guérisseur va venir, tu n'as qu'à lui faire voir ton pied.*

J'avais peur de souffrir, mais surtout de montrer qu'une Polonaise ne supporte pas la douleur, que j'allais crier ou pleurer. Voilà une fière Polonaise, qui a vécu les atrocités de la guerre, qui va pleurer pour une jambe ! Je me suis cachée dans le jardin, mais Freinet m'a trouvée et m'a amenée par la main, a mis ma tête sous son bras, pour que je n'aie pas peur : il me tenait fort. Alors le rebouteux, avec ses doigts, m'a touchée, il me parlait et puis tout à coup, il m'a pris le gros orteil et il a tiré de telle sorte que j'étais persuadée qu'il me l'avait arraché : je n'ai pas regardé mon pied, mais sa main. Je n'ai jamais vu Freinet tellement amusé qu'à ce moment-là. D'ailleurs Freinet savait rire et de si grand cœur !

Le guérisseur m'a dit :

— *Petite dame, un pas de danse maintenant.*

— *Comment ? Mais, je ne peux pas !*

— *Je vous prie, faites un pas de danse.*

Je le fis et je ne sentais plus rien. Il dit :

— *Aujourd'hui, faites encore des compresses et demain, vous pourrez aller en excursion.*

C'est comme ça que j'ai connu Freinet. Je travaillais dans les archives, et j'ai écrit le livre. Ce livre valait pour mon diplôme d'agrégation en pédagogie avec la spécialité esthétique : «**L'éducation par l'art**».



Vous êtes folle ? Ils vont partir...

Donc, nous parlions de Freinet, en Pologne, partout où nous le pouvions. Le livre fut un stimulant formidable, car de partout arrivaient des lettres avec des invitations. Nous nous partageâmes les départements. Une allait à Wrocław et faisait des leçons. Nous avions pris l'habitude des leçons avec des enfants qui n'étaient pas à nous. Moi-même j'ai fait le texte libre avec des maîtresses de l'école maternelle. Avec les maîtres, j'en faisais un jeu. Au début d'une réunion, ils étaient tous assis, raides sur leur chaise, j'ai dit :

— *Ah, non. Je ne pourrais pas parler à un ensemble de 500 personnes, dans une grande salle gymnastique. Vous allez, ou vous endormir ou rire de temps en temps. Vous n'allez rien comprendre : nous allons perdre notre temps. Je vous demande donc, de former une classe, d'apporter des tables, un tableau. Puis en m'adressant à l'un d'eux, dont j'avais remarqué le visage sympathique :*

— *Vous serez l'élève de service d'aujourd'hui, et dès que la classe sera prête, vous viendrez me chercher. Je vais, pendant ce temps prendre un café.*

Je suis partie ! L'inspecteur me dit :

— *Qu'avez-vous fait ? Ils vont partir !*

— *Non. J'ai vu dans leur visage, qu'ils sont très intéressés !*



Przygoda w kopalni
 Był sobie górnik.
 Górnik pracował w kopalni.
 W kopalni pył i ciemność.
 Górnik miał górniczy stroj.
 Stroj był czarny i czapka
 czarna. Na czapce było
 białe światelko.
 Górnik walił młotem
 stuk, puk.

Ewa Fulariewicz 11a.



DANS LA MINE

Il y avait un mineur
 qui travaillait dans la mine
 Il y faisait noir
 dans la poussière de charbon
 Le costume du mineur est noir
 et noir est son bonnet
 une petite lampe y est perchée
 pour éclairer son travail
 Il travaille dur
 Il tape fort
 le mineur dans la mine
 toc, toc

Ewa L., 8 ans

Journal scolaire Syrenka

C'était des gens aux conceptions traditionnelles, habitués aux discours de deux heures suivi du départ de l'orateur. Ils avaient fait venir du monde pour profiter de Madame Semenowicz ! J'eus à peine le temps de boire le café, que celui que j'avais désigné venait me chercher. J'arrive et leur dis :

— *Nous allons avoir des activités : ce que nous ferons ne s'appelle pas des leçons. Je vous demande de vous mettre dans la peau d'un enfant de la troisième classe, car j'en connais bien le programme, vous aussi. Réfléchissez pendant quelques minutes, imaginez un de vos gosses et essayez de le remplacer.* Quel théâtre libre c'est devenu ! Ils ont même fait les fautes de leur gosse, ils ont eu les mêmes défauts. A tel point qu'un spectateur inaverti, aurait pu croire qu'il s'agissait de fous ou d'arriérés ! Nous avons fait de très jolis textes. Je leur avais demandé de les faire à la manière des enfants, pas à la leur. Puis, je leur montrais comment tout s'enchaînait.

Ensuite je me suis risquée à aborder les emplois du temps et les répartitions. Ils sont nécessaires, pas pour l'instituteur mais pour les inspecteurs. Car l'instituteur qui commence ces techniques, ne sait pas comment les intégrer dans son emploi du temps. Je voulais montrer que tous les moments méthodiques étaient dans ce que je montrais.

Nous avons commencé par faire un planning qu'un inspecteur puisse comprendre.

— Comment faire le plan de travail pour qu'il soit compréhensible ?

— Comment, dans le cadre de l'emploi du temps scolaire, intégrer nos méthodes Freinet ?

Chaque année nous changions de plan, ainsi nous sommes arrivés à un vaste plan qui nous permet de dire à l'inspecteur : «*Nous avons vu tout le programme dans un nombre d'heures suffisant.*»

La vie quotidienne

ROGER. — *Nous avons ce matin assisté à une remise de brevets. Comment tirez-vous parti d'une telle «cérémonie» pour donner une émulation à l'activité scolaire ? Comment prépare-t-on au brevet ?*

HALINA. — Les enfants font au début du semestre — notre année scolaire est divisée en deux — une réunion, dès le premier mois. Car, ils se connaissent déjà bien. Ils font alors leur plan de travail en fonction de ce qu'ils aimeraient faire sur le

plan scolaire : celui-là aimerait se perfectionner en géographie et voudrait obtenir un brevet de géographe, celui-ci a de grandes difficultés en mathématiques et va donc travailler spécialement cette matière... Ensuite les chefs du conseil de chaque classe se réunissent, notent les suggestions et établissent avec les éducateurs, la vie de notre école. Cette vie ne se termine pas quand l'enfant est sorti de classe. Elle continue toute la journée, par des jeux, des travaux sociaux, du scoutisme, des cercles d'intérêt. Si l'enfant veut être géographe il s'inscrit dans l'atelier de géographie ou un autre dans celui de biologie ; ainsi il va soigner les bêtes, il fait de l'élevage. L'enfant se note lui-même en accord avec ses camarades qui vérifient la juste valeur de ses notes. Quand le semestre touche à sa fin, ils se réunissent à nouveau, regardant ce qu'ils ont fait ; les éducateurs leur donnent leur point de vue et les notent. Ils leur expliquent pourquoi cette note :

— *Tu as encore de grandes lacunes dans ce domaine, tu ne peux donc pas être noté, mais tu as très bien travaillé, aussi tu vas recevoir, au lieu du brevet rouge, qui est celui remis à l'élève modèle (dans une classe de vingt, dix peuvent l'avoir) le brevet vert qui est celui d'application, et la prochaine fois tu pourras obtenir le brevet rouge.*

ROGER. — *Pour ce brevet rouge, y a-t-il un niveau à acquérir ? Par exemple en quatrième année, que doivent-ils faire pour l'obtenir ?*

HALINA. — L'élève doit faire des exposés, choisis par lui, devant la classe. Préalablement et pour connaître son niveau les instituteurs lui font passer un test. Puis ils l'aident dans ses recherches et limitent son sujet. Notre école est très spéciale, car lorsque l'enfant retournera dans une école normale, il ne faudra pas qu'il se sente inférieur par rapport aux autres enfants bien portants, sinon une rechute serait certaine.

ROGER. — *Parlons un peu du journal de l'école.*

HALINA. — Chez nous la salle de classe sert aussi de salle de réunion pour les médecins. Le local n'est donc pas utilisé exclusivement par les enfants. D'ailleurs, les enfants étaient sensibles à cela, d'autant plus qu'ils y laissaient leurs trois cahiers-journaux :

- le cahier «*je félicite*»,
- le cahier «*je critique*»,
- le cahier «*je désire*».

Les cahiers durent toute l'année. Lorsque l'organisateur constate que le matériel devient intéressant, qu'il peut servir à quelque chose, il organise une réunion. Ces réunions ne se font donc pas selon un schéma déterminé : seulement lorsque le matériel

'produit est intéressant. Mais quand il y a un problème grave, par exemple, lorsque certains gosses se mettent à fumer en cachette — ce sont des enfants pulmonaires, et chaque cigarette aggrave leur cas — nous faisons un conseil de l'école : les enfants sont convoqués à ce conseil, auquel participent les médecins, l'éducateur responsable — chaque éducateur a sa charge : le scoutisme, la bibliothèque, le conseil des enfants... Les brevets ne sont pas donnés par les instituteurs ; ils peuvent néanmoins participer à cette remise. Par exemple, les enfants pour se noter sont très sévères ; il faut donc leur expliquer que le plus faible a quand même bien travaillé. Mais ce plus faible lui-même, affirme : non ! ce n'est pas encore bien.

ROGER. — L'accueil des nouveaux ?

HALINA. — Les enfants ne partent jamais tous à la fois. Quatre ou cinq quittent le groupe après trois mois de présence et cinq nouveaux arrivent. Ils sont immédiatement intégrés à la classe car nous travaillons systématiquement. Ils se pénètrent immédiatement de l'esprit de notre travail. Dès qu'ils ont compris de quoi il s'agit, ils cessent de tricher, de copier : on n'a pas besoin de copier ! Il arrive que des élèves très bons, par exemple en rédaction, ne savent plus du tout quoi écrire quand on ne leur impose pas un sujet : il faut les aider énormément jusqu'au moment où ils vont s'ouvrir. Ils répètent jusqu'alors le livre. Ces enfants pensent qu'ils doivent écrire un texte frappant : ils cherchent dans leur mémoire quelque événement de la guerre, ils veulent faire sensation, retrouver le succès qu'ils avaient auparavant. Après deux ou trois semaines, ils écrivent des textes plus difficiles, des poésies : toujours pour obtenir ce succès.

Notre travail est délicat car c'est toujours un travail de mise en œuvre. Les résultats ne se révèlent qu'après quelques années de travail avec les mêmes enfants, et d'ailleurs les instituteurs qui nous visitent — il y en a jusqu'à trois cents par an, sans compter les étudiants (nous faisons « école ouverte » le deuxième et quatrième jeudi de chaque mois) — nous admirent pour ce grand courage que nous avons de recommencer toujours sans connaître ce plaisir du résultat final d'un travail réussi : les parents qui remercient, les enfants qui écrivent. Parfois les enfants d'ici nous écrivent, c'est le seul témoignage que nous ayons.

La pédagogie Freinet Pourquoi !

Nous constatons les très grandes valeurs des techniques Freinet à trois niveaux :

1. La rapidité de notre connaissance profonde des enfants grâce à l'expression libre dans tous les genres. Par exemple, le théâtre libre est très intéressant, car l'enfant ne veut pas parler de soi, et par l'intermédiaire des marionnettes, il parle.
2. La possibilité de la réduction rapide des lacunes.
3. La thérapeutique qui fait que l'enfant s'ouvre et qu'il s'en porte mieux ensuite.

A Varsovie, nous avons fait des recherches scientifiques pendant un an. Nous avons pratiqué des tests réguliers dans trois classes travaillant avec les techniques Freinet et dans trois classes travaillant selon des techniques ordinaires. Les tests prouvèrent le succès de la pédagogie Freinet. Ce, surtout pour l'apprentissage de la langue maternelle : le langage des enfants y est beaucoup plus riche, l'expression plus profonde et personnelle. Ils font moins de fautes d'orthographe et de grammaire, en maths ils pensent plus logiquement.

ROGER. — Peux-tu nous parler de l'équipe des maîtres ?

HALINA. — Le groupe Freinet, dans l'école, compte quinze maîtres. La plupart sont du cours élémentaire, les autres enseignent la langue maternelle dans les classes de 5e et de 8e années. Ils se sont donnés trois buts. (Ils ont planifié six grandes réunions auxquelles s'ajoutent quatre ou cinq commissions, au cours de l'année.)

Leur premier but :

Approfondir la pédagogie Freinet. Ils se sont donné plusieurs thèmes et se sont partagé les travaux de lecture des œuvres. Donc, ils lisent les œuvres que j'ai déjà traduites, tous les articles parus : leur bibliographie est donc déjà préparée. Ils ne veulent pas s'enfermer dans la pédagogie Freinet, et ils organisent à cet effet des réunions qui leur permettent d'étudier d'autres méthodes pratiquées en Pologne. La méthode « des sons et des couleurs », de Cuisenaire.

Leur deuxième but :

L'amélioration du matériel et du travail.

Leur troisième but :

Diffuser leurs travaux.

A propos du premier but, notamment, à la place de la bibliothèque de travail, nous avons choisi la plupart des livres pour enfants parmi ceux qui parlent d'une façon un peu scientifique, populaire, mais pas tellement fabulaire : ceux qui se rapportent aux forêts, aux animaux, aux scientifiques, à la physique... Nous avons des atlas, une encyclopédie, un lexicon. Tout ceci est encore trop peu. Nous faisons donc des dossiers avec les enfants. Il découpent dans toutes sortes de journaux : chacun de nous y participe. Nous avons fait d'abord des dossiers vides avec la nomenclature, prêts à recevoir les documents. A cela nous avons ajouté une discothèque. Nous avons aussi des cartes postales, groupées par pays, villes, monuments, selon la volonté de chaque classe. Chaque jour, pendant le déjeuner des enfants, nous nous réunissons avant de déjeuner nous-mêmes ; cela vers midi. Chaque équipe, car les maîtres sont répartis en fonction de la maladie des enfants, se retrouve et discute de ses difficultés.

ROGER. — La Pologne est de tous les pays socialistes celui qui est le plus ouvert à notre pédagogie : le Ministre, en personne, s'y intéresse, les syndicats d'enseignants et les organes officiels de la recherche pédagogique encouragent vos efforts. Cette réussite nous impressionne et nous réjouit, en même temps que nous nous demandons si les implications politiques et sociales de notre pédagogie sont toujours comprises.

HALINA. — Les officiels ont constaté que les hommes que nous préparions par notre pédagogie étaient les futurs citoyens d'une société socialiste. Mais le travail que nous faisons, fidèle en cela à la pensée marxiste, reste réaliste. Il faut se défaire d'un certain dogmatisme, même d'un fanatisme politique et se tenir aux réalités en y cherchant de notre mieux toutes les ressources possibles d'agir avec une efficacité immédiate.

L'école de tous les temps était au service de la base sociale dans laquelle elle est incorporée et elle ne peut changer cette base (c'est une des premières lois du marxisme). C'est donc une perte de temps et de forces que de vouloir changer par l'école la forme politique et sociale d'un pays. Mais nous pouvons et devons lutter pour l'amélioration des conditions de travail à l'école par tous les moyens disponibles et sur tous les fronts. Les techniques Freinet appliquées dans l'esprit Freinet faisant appel donc à l'expression libre, au travail motivé, au tâtonnement expérimental, à l'autogestion et à l'autocorrection, sont possibles et recommandées pour n'importe quelle école dans n'importe quelles conditions. Aidons ces écoles et ces maîtres par des stages d'initiation, par la création d'écoles-témoins ; élaborons du matériel en utilisant les ressources locales (éditions de sciences populaires, atlas, encyclopédies, fichiers documentaires et autocorrectifs répondant aux programmes du pays) ; décrivons aussi clairement que possible les techniques de confection et d'illustration d'un journal scolaire, les techniques de fabrication des outils les plus simples.

Roger UEBERSCHLAG

